

Jean-Paul Didierlaurent

Malamute

Roman



Du même auteur au Diable vauvert

LE LISEUR DU 6H27, roman, 2014

MACADAM, nouvelles, 2015

LE RESTE DE LEUR VIE, roman, 2016

LA FISSURE, roman, 2018

ISBN : 979-10-307-0419-8

© Éditions Au diable vauvert, 2021

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audioble.com

contact@audioble.com

« C'est peut-être ça
le grand cadeau que nous offre la mort,
l'instant exact précédant la mort.
Où tout devient clair, mais on n'a plus le temps
pour le dire.
Une révélation rien que pour soi. »

Joseph Incardona – *La Soustraction des possibles*

Journal de Pavlina Radovic (traduit du slovaque)
Avril 1976

Deux jours, nous avons mis deux jours pour franchir les mille trois cents kilomètres qui nous séparaient de notre nouveau domicile. Dragan avait espéré boucler le parcours en moins de vingt-quatre heures, le temps qu'il lui avait fallu les fois précédentes pour atteindre sa destination. C'était sans compter la remorque et les chiens. Pendant ces deux jours de route, les bêtes n'ont pas cessé d'aboyer et de grogner d'excitation, les babines écumantes de rage, comme pressées d'en découdre avec un ennemi invisible. Nous avons traversé plusieurs pays, franchi des fleuves larges comme deux autoroutes, longé des villes immenses, des champs infinis, des collines couvertes de vignobles, des plaines verdoyantes parsemées de villages au nom imprononçable. À mi-parcours, l'un des pneus de la

remorque a éclaté et nous avons failli verser dans le fossé. Je frissonne encore à l'idée que notre aventure aurait pu s'achever au milieu de nulle part dans un bas-côté rempli d'eau croupissante, coincés entre le rêve vers lequel nous roulions et la vie que nous venions de laisser dans notre dos. L'idée d'échouer si près du but, de devoir rebrousser chemin pour retourner au pays me faisait horreur. Retrouver cette vie étroite dans laquelle je me trouvais confinée, à barboter tel un poisson dans une mare devenue trop petite, m'aurait été insupportable. Avant de changer la roue, Dragan a dû calmer les chiens qui hurlaient à la mort. Plus loin, le voyant de surchauffé moteur nous a contraints à un nouvel arrêt sur la première aire venue pour remettre du liquide de refroidissement. Les passages en douane nous ont beaucoup ralenti. Un temps précieux perdu pour des douaniers méticuleux, qui ont épluché un à un les carnets de vaccination des quatre malamutes et contrôlé leurs tatouages. Et à chaque fois l'obligation pour moi d'apaiser Dragan, de le raisonner, de lui dire que tout cela n'était rien, que l'arrivée à la maison, notre maison, n'en serait que plus belle. De la ferme, je ne connaissais que les rares photos qu'il m'en avait montrées. Plus que les clichés, c'est son enthousiasme contagieux qui m'a convertie à son projet. Ça et le besoin irrépressible d'aller respirer un autre air, de partir avant de me retrouver définitivement

prisonnière de l'usine qui emploie tout le village, à mouler à longueur de jour des pièces comme mon père et mes frères, à respirer dans la fournaise et le fracas des presses ces horribles émanations de caoutchouc et d'huile chaude qui empuantissent l'atmosphère et que la plupart d'entre nous finissent par ne même plus sentir. Le jour où tu ne les sens plus, m'a dit une fois une collègue à la pause déjeuner, c'est qu'il est trop tard, que ton corps et ton esprit appartiennent totalement à l'usine. Depuis plus de quinze ans que j'y bosse, l'opératrice de fabrication que je suis ne manque jamais de vérifier chaque matin à son arrivée que son nez parvient encore à percevoir la puanteur. Toutes ces années passées à attendre Dragan, je me suis raccrochée à cette puanteur comme on se raccroche à une douleur qui nous rappelle qu'on est toujours vivant, que la mort n'a pas gagné, pas encore. Le mariage, les papiers, tout est allé si vite. Pour l'argent, je n'ai jamais vraiment su d'où il venait et je préfère ne pas savoir. Je n'ai pas posé de questions. Trop peur des réponses. L'argent n'a jamais été un problème pour Dragan, ni avant ni après la légion. Parti à vingt-deux ans pour s'engager, il est revenu à trente-six comme s'il était parti la veille, avec, glissé dans son portefeuille, son Sésame pour la France, une carte de résident que les quatorze années passées sous le béret vert lui avaient accordée. Un beau matin, il était là, devant la maison, à piétiner sur le

trottoir, fumant cigarette sur cigarette en attendant de trouver le courage d'aller demander ma main au vieux. Il a connu des guerres, je le sais. L'Algérie, le Tchad et bien d'autres encore, toutes plus sanglantes les unes que les autres. Comme pour l'argent, je n'ai pas posé de questions sur ce trou de quatorze ans dans lequel il lui arrive de se noyer parfois. Des absences pendant lesquelles son regard se fait lointain et son corps s'avachit sur lui-même, vidé de ses forces. Je n'aime pas ces absences. Toujours cette crainte au fond de moi qu'un jour il n'en revienne pas. Depuis notre départ, le sac de toile ne m'a pas quittée et pèse agréablement sur mes cuisses. De temps à autre, je sers contre mon ventre son contenu. Une trentaine de livres qui à eux seuls constituent toutes mes richesses. Je n'ai pas pu tous les emporter, il m'a fallu faire des choix, en abandonner certains pour en sauver d'autres. Des auteurs russes pour beaucoup. Là où mes amies passaient leurs maigres économies à s'étourdir d'alcool et de danses le week-end, jusqu'à l'abrutissement, j'ai toujours préféré trouver refuge dans les livres. Eux seuls possèdent ce pouvoir fantastique de m'arracher, le temps de la lecture, à la fange dans laquelle je me débats à longueur de jour. La forêt nous a engloutis à la tombée de la nuit. Un corridor d'immenses sapins noirs de part et d'autre du ruban d'asphalte. La route a serpenté sur plusieurs kilomètres à flanc de montagne. De temps à

autre, une trouée dans la forêt nous laissait entrevoir en contrebas les lumières de la plaine que nous venions de quitter. Les virages en lacet ont fini par me donner la nausée. Le 4X4 a franchi le sommet du col avant de basculer vers la vallée qui scintillait comme si la main d'un géant avait semé au pied de la montagne une multitude de diamants. Lorsque le panneau d'entrée du village a surgi dans les phares, j'ai crié de joie malgré mon cœur au bord des lèvres et applaudi comme une gamine. La Voljoux. J'aime ce nom qui contient tous nos espoirs. Ça sonne comme bijou, caillou, chou, genou, hibou, mes premiers mots appris en français. Je les ai répétés dans la voiture en chantonnant, bijou, caillou, chou, genou, hibou, Voljoux, encore et encore, jusqu'à ce que Dragan me demande d'arrêter. Tu es encore plus excitée que les bêtes, il a dit en souriant. J'aime lorsqu'il sourit, son visage s'éclaire de l'intérieur. Après avoir traversé le village endormi, nous avons gravi le versant opposé et puis la ferme était là, posée au milieu du pré, à moins de vingt mètres de la route. Une masse sombre ramassée sur elle-même, comme écrasée par son propre toit et qui se découpait sur l'herbe éclaboussée par l'éclat laiteux de la lune. La clef serrée dans le creux de ma main avait pris la chaleur de ma paume. Comme si elle rechignait à s'ouvrir, la porte a gémi sur ses gonds lorsque Dragan l'a poussée. L'interrupteur a émis un claquement sec, sans

résultat. Le courant n'avait pas été rétabli malgré la demande faite auprès de la compagnie d'électricité. Il a encore actionné le commutateur à deux reprises avant de cracher un juron. Kurva¹! Nous sommes entrés chez nous tels des voleurs. La ferme s'est révélée à moi par petites touches à travers le faisceau de la torche. Le cercle de lumière jaune a glissé sur le papier peint des murs, rampé sur le carrelage du couloir, s'est promené sur le formica des meubles de la cuisine. Ma nausée a redoublé d'intensité lorsque l'odeur de moisissure et d'humidité emprisonnée derrière les volets clos s'est engouffrée dans mes narines. J'ai vomi dans l'évier en pierre un long jet acide. Le robinet a hoqueté par deux fois avant de crachoter un filet d'eau glaciale. Je me suis aspergé le visage et ai bu à même le col de cygne pour éteindre l'incendie dans le fond de ma gorge. Dragan s'est occupé des chiens puis s'est effondré sur le matelas posé sur le sol de la chambre, ivre de fatigue. Il m'a fallu du temps pour trouver le sommeil. Il y avait ce mot qui tournoyait dans ma tête comme une mouche dans un bocal, ce premier mot prononcé par Dragan dans la maison, un juron qui avait résonné désagréablement à mes oreilles avant que la nuit ne l'avale: kurva. Un mot étranger qui n'avait pas sa place ici.

1. « Putain » en slovaque.

1

Avant même de quitter son lit, Germain sut qu'elle était là. Les sons feutrés disaient sa présence, tout comme la clarté intense du dehors que peinaient à contenir les volets. Une excitation toute enfantine s'emparait à chaque fois du vieil homme au moment de la retrouver et il dut refréner l'envie de se ruer vers la fenêtre. Ne pas mettre la charrue avant les bœufs, la phrase préférée que ce trou du cul de kiné d'à peine vingt ans lui rabâchait à chacune de ses visites hebdomadaires. « Les bœufs avant la charrue, je sais », grommela Germain pour lui-même. Attendre que le sang irrigue de nouveau l'extrémité de ses membres engourdis avant même de penser à chausser les pantoufles. Il grimaça. Constaté à chacun de ses réveils que son organisme n'était plus que ruine constituait une souffrance plus terrible encore que les douleurs

physiques. Il en arrivait à envier parmi ses congénères ceux partis vadrouiller au pays des absences sur le continent Alzheimer, l'esprit envolé avant le corps, en éclaireur. La tête, pensa le vieil homme, c'est ça le vrai problème. Trop claire la tête, trop consciente de la décrépitude de tout le reste. À quatre-vingt-quatre ans, ses sens se délimitaient les uns après les autres, insidieusement. Un voile de cataracte devant les yeux, des bourdonnements dans les oreilles, autant de petites morts qui vous mettaient en retrait du monde. Il patina vers la fenêtre. Ses pas allaient gagner en assurance au fil de la journée mais les premiers mètres restaient délicats à négocier. Se concentrer, avancer un pied après l'autre. Un train de tortue pour ne pas finir avec le cul de la charrue par-dessus la tête des bœufs.

La lumière vive se rua dans ses rétines en une myriade d'aiguilles lorsqu'il ouvrit les volets. Son flair ne l'avait pas trompé. Elle était arrivée pendant la nuit, précédée la veille au soir par cette odeur propre à elle seule, indéfinissable, qui laissait ce drôle de goût de métal sur le palais. La neige. Près de vingt centimètres d'une neige lourde que venaient caresser les dernières écharpes de brume abandonnées par la nuit.

L'hiver refermait ses mâchoires sur l'automne avant même la Saint-Albert, comme pressé d'en finir, mais ça ne durerait pas, le vieil homme le savait, les arbres lui avaient dit, c'était écrit dans leur chair, et les arbres ne mentaient jamais. Il ne fallait voir dans cette précocité qu'un caprice météorologique sans lendemain. En attendant Germain n'aimait pas ça, cette neige posée sur les dernières feuilles rescapées de l'automne. Yeux plissés, il attendit que ses pupilles domptent l'éblouissement avant de relever la tête. La carcasse mangée par la rouille de l'antique Renault 4 adossée au hangar de la ferme se parait ce matin d'une robe immaculée. Les marches de granit menant au jardin disparaissaient sous une cascade d'ondulations blanches. Couvert de neige collante, le grillage du vieux poulailler s'étirait en une dentelle délicate. Cette faculté d'embellir les choses même les plus laides, d'étouffer le fracas du monde, d'adoucir les angles, de combler les creux, d'aplanir les bosses fascinait l'octogénaire. Même les grands sapins n'étaient plus que rondeurs une fois dissimulés sous leur manteau. Les gens de la ville, tous ces gens de l'asphalte, c'est ainsi qu'il se plaisait à les nommer, ne voyaient en elle qu'un fléau froid et envahissant dont il fallait nettoyer les

routes le plus rapidement possible, quand ils ne louaient pas au contraire sa venue à l'approche des vacances, ne comprenant pas qu'elle tarde à arriver. Germain lui n'avait jamais considéré la neige autrement que pour ce qu'elle était : une évidence qui revenait chaque hiver recouvrir le massif, une vieille connaissance que l'on devait accepter comme elle était et qui n'avait que faire qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas.

Une fois le challenge journalier de l'enfilage de vêtements relevé avec succès, Germain remonta à petits pas le couloir glacial et pénétra dans la cuisine où régnait une chaleur agréable. Mieux que les injonctions de sa fille, le poids des corbeilles de bois avait eu raison de ses ultimes réticences à faire installer le chauffage central. Il devait bien admettre aujourd'hui que cette concession au confort, un confort obéissant à la simple rotation d'un robinet thermostatique, facilitait la vie, même si le discret ronronnement de la chaudière ne remplacerait jamais le joyeux crépitement d'une bûche dans le foyer de la cuisine. Le vieil homme réchauffa le café de la veille puis attrapa le stylo suspendu à la ficelle sous le calendrier punaisé sur le mur et encercla la date du jour. 14 novembre 2015. Il avait perpétué

cette habitude de sa défunte femme de marquer ainsi l'arrivée de la neige. Clotilde aimait consigner les choses, des choses aussi insignifiantes que la chute des premiers flocons. De la même manière elle se plaisait à s'emprisonner l'existence dans un corset d'habitudes, le feuilleton télé du début d'après-midi, la séance de cinéma du lundi avec les amies, les cours de poterie du mardi soir, le marché du mercredi matin, la médiathèque le vendredi, la pâtisserie du dimanche, autant d'œilletons où glisser le lacet pour bien enserrer les jours, et avancer d'un rendez-vous à un autre sans avoir à contempler l'abîme du temps qui passe. Sans parler de cette manie exaspérante de dresser la table du petit-déjeuner pour le lendemain avant l'heure du coucher, comme on dresse un pont entre deux rives. Le vieil homme déjeuna d'une demi-tranche de pain accompagnée d'un soupçon de confiture. Son appétit l'avait abandonné. En lieu et place des casse-croûtes gargantuesques de sa jeunesse, c'était le pilulier qui l'attendait à présent sur la toile cirée, avec ces gélules qu'il avalait mécaniquement sans même savoir à quoi elles pouvaient bien servir. Chaque matin, le pilulier était là, une évidence avec laquelle, comme pour la neige au-dehors, il lui fallait bien faire avec.

Debout sur le perron, il extirpa de la poche de son gilet le paquet de cigarettes, saisit une cibiche du bout de ses doigts calleux et en tapota le cul machinalement sur le dos de sa main. Au moment de l'allumer, la voix de Françoise sa fille résonna sous son crâne: « Cette cochonnerie va finir par te tuer. » « La vie finit toujours par nous tuer », lui rétorquait-il, réplique qui la mettait hors d'elle. Le capot du briquet à essence claqua dans le silence. La première bouffée de la journée, la meilleure, songea Germain en tirant d'aise une longue taffe. Il releva la tête en direction des piquets de déneigement rouge et blanc plantés sur le bord de la route. Avec l'âge, la distance entre la maison et la chaussée lui paraissait chaque hiver un peu plus grande, comme si une main divine se plaisait à distendre l'espace pour lui rendre la tâche plus rude encore. Il cracha un glaviot épais qui disparut dans la neige et tourna la tête en direction de la ferme voisine. La bâtisse reposait sur l'étendue blanche du pré tel un chicot sale. Une fumée grise montait paresseusement dans le ciel. L'octogénaire frissonna. Il n'avait plus vu cette cheminée fumer ainsi depuis la fin des années soixante-dix. Quelqu'un habitait à nouveau l'endroit. Une jeune femme, d'après ce que sa cataracte lui avait permis de

deviner à travers le carreau la semaine précédente tandis qu'elle déchargeait du coffre de sa voiture des sacs de provisions. Sûrement une saisonnière qui n'avait rien trouvé de mieux pour se loger sur la station que cette bicoque délabrée. Il repensa à l'ancienne voisine, à sa présence éthérée emprisonnée toutes ces années entre Clotilde et lui, comprimée entre leurs deux silences. Depuis le décès de son épouse, le souvenir de la femme avait forci. Un poison toujours plus nocif. Elle survenait dans la mémoire de Germain en fulgurances aussi précises que douloureuses. La silhouette gracile, l'éclat du regard, la voix chantante, cette façon si particulière de prononcer les mots, autant de résurgences coupables tandis que l'image de Clotilde, elle, ne cessait de s'affadir au fil des ans. Il cracha un nouveau glavier, empoigna le manche de la pelle rangée sous l'auvent de l'entrée et contempla d'un air las la boîte aux lettres plantée en bordure de propriété une vingtaine de mètres plus haut. Vingt mètres qui lui en paraissaient cent.

2

Le raclement de la pelle sur les dalles de la cour, fer contre pierre, rythmait la progression du vieil homme. Germain procédait en gestes mesurés. Pousser en fléchissant les genoux, basculer son buste vers l'arrière et verser la pelletée sur le côté. Ne pas emballer le cœur. Dans l'effort, ses poumons, deux soufflets de forge tapissés de goudron par des années de tabagisme, laissaient plus fuir d'air qu'ils en avalaient mais tant que ses mains posséderaient encore la force de serrer un manche de frêne, il continuerait de déneiger de la sorte. La turbine à neige offerte par sa fille pour son quatre-vingtième anniversaire prenait la poussière au fond du garage. Lors de son unique utilisation, la machine pétaradante avait goulûment avalé l'équivalent d'un demi-mètre cube d'or blanc avant de caler, la gueule obstruée de neige lourde. L'engin de malheur lui avait

arraché le bâton des mains tandis qu'il tentait d'en désengorger la cheminée. Il avait repris la pelle. On n'avait jamais vu une pelle se retourner contre son maître. Un quart d'heure fut nécessaire à Germain pour atteindre le bourrelet du chasse-neige, un rempart de près d'un mètre de haut constitué de blocs compacts, mélange de neige et de potasse que le vieil homme piqueta du bout de la pelle sans conviction. L'époque était révolue où, contre un litre de gnôle au début de l'hiver, le chauffeur élargissait l'accollement d'un coup de lame supplémentaire afin d'ouvrir un emplacement de stationnement pour une voiture. Les tournées de déneigement aujourd'hui étaient minutées, les parcours soigneusement calculés, les écarts proscrits. Les gars fonçaient lame abaissée sans jamais s'arrêter, éclaboussant les bas-côtés de la lumière bleutée de leur gyrophare. Les voies de circulation devaient être nettoyées au plus vite au risque de voir la colère populaire s'abattre sur les services techniques municipaux. Le vieil homme planta sa pelle à même le bourrelet et regagna la maison en bougonnant. L'envoyé de sa fille n'aurait qu'à se débrouiller par lui-même s'il voulait se dégager une place pour sa voiture. Germain n'avait rien demandé, tout ça était son idée à elle,

pas la sienne. Fidèle à son habitude, Françoise avait tout manigancé dans son dos avant de le placer devant le fait accompli. Comme au jour de ses vingt ans où elle avait débarqué pour leur présenter Éric, son futur mari, maître Éric Boisdémont, avocat d'affaires avec qui elle était partie vivre aux États-Unis. Ils étaient revenus s'installer à Marly-le-Roi en région parisienne près de trente ans plus tard, lui au sommet de sa carrière, elle avec un prénom raccourci devenu France, parce que plus classe que Françoise. Le couple sans enfants venait rarement à La Voljoux. À Noël et à Pâques, en coup de vent le plus souvent, le temps d'un week-end entre deux voyages à l'étranger. Ils posaient leurs valises à l'hôtel le plus chic du village, prétextant ne pas vouloir déranger, n'osant pas avouer préférer le confort du quatre étoiles à celui spartiate de la ferme. Depuis la mort de sa mère, régenter la vie de son papa vieillissant semblait être devenu la mission première de Françoise. Et les quatre cent cinquante kilomètres séparant la fille du père n'entamaient en rien sa détermination.

Le *deal*, c'était le mot exact qu'elle avait employé. Toujours cette propension à user d'anglicismes, une manie détestable aux yeux

de Germain mais ce n'était pas à soixante-deux ans passés que sa fille allait changer ses habitudes de langage, ne serait-ce que pour faire plaisir à son géniteur. « C'est le deal papa, avait-elle répété une deuxième fois dans le combiné du téléphone. C'est comme ça et pas autrement, que tu le veuilles ou non. » Ton deal ressemble foutrement à un ultimatum, avait pensé le vieil homme tandis qu'elle le sermonnait telle une mère qui réprimande son enfant. Il n'était pas raisonnable, n'en faisait qu'à sa tête, ne voulait rien entendre, ne se rendait pas compte de tous les soucis qu'il lui causait. Il avait encore chuté six mois plus tôt en se rendant à la cave après avoir confondu l'avant-dernière marche de l'escalier avec la dernière, s'étalant de tout son long sur le sol en terre battue. Le bracelet relié à la société de téléassistance étant remisé au fond du tiroir de la table de chevet, il était resté plusieurs heures à demi étourdi couché dans le froid, incapable de se relever. Attirée par ses gémissements, la porteuse de repas à domicile, l'une des rares concessions accordées à sa fille chérie avec le chauffage central, l'avait découvert gisant dans sa pisse, l'épaule démise et le front garni d'un énorme hématome. L'intervention des pompiers, l'agitation des urgences et au sortir de l'hôpital,

les remontrances de sa fille. « Tout ça pour aller voir tes fichus bouts de bois ! » Ce dédain dans la voix. Elle ne comprenait pas, ne comprendrait jamais. Pas comme Clotilde qui avait dès le début accepté sa passion pour les arbres, à défaut de s'y adonner. La situation devenait compliquée pour tout le monde, il devait en convenir. Lors de la visite suivante, Françoise lui avait glissé entre les mains la plaquette de la nouvelle résidence Perce-Neige en achèvement de construction. « Un appartement tout confort au centre du village, papa, avait-elle insisté, avec ascenseur, douche à l'italienne, terrasse, le tout à deux pas du cabinet médical et des commerces. » Un must, selon elle, qu'avec Éric elle se proposait de lui offrir. Germain avait jeté le luxueux catalogue aux vieux papiers. Il ne voulait pas de cette prison dorée. Trop loin de la forêt, trop près des hommes.

Le vieil homme avait fait profil bas les semaines suivantes. Laisser passer l'orage, minimiser les faits et mentir. Le bracelet de téléalarme ? Vissé nuit et jour autour de son poignet. La cave ? Il n'y descendait plus, juré, craché, bien conscient que l'escalier représentait une épreuve trop périlleuse pour ses jambes fatiguées. En vérité, il ne

se passait pas une semaine voire un jour sans que les quatorze marches ne grincent sous son poids. Donner l'illusion que tout allait bien. Ne pas parler du contenu des plateaux repas qu'il picorait sans appétit et qui finissait la plupart du temps à la poubelle. Ne jamais faire allusion à la loupe glissée au fond de sa poche. Ne pas parler de tous ces mots qui échappaient de plus en plus souvent à ses oreilles. Taire ces assoupissements qui le saisissaient à n'importe quel moment de la journée. Ne pas raconter ces serremments de poitrine accompagnés de sueur froide qui surgissaient parfois au milieu de la nuit. Ne rien dire de cet état de confusion mentale qui l'envahissait de temps à autre sans crier gare et le faisait errer d'une démarche de zombie d'une pièce à l'autre en se demandant ce qu'il était venu y chercher. Germain s'en voulait de toutes ces cachotteries mais c'était le seul moyen de repousser l'échéance d'un départ forcé. Les rares visites de Françoise ressemblaient à s'y méprendre à de véritables passages en revue. Le vieil homme prenait soin les jours précédents de tailler sa barbe, faisait couper ses cheveux, lavait son linge, procédait à un semblant de rangement dans les pièces de la maison. Simuler un état de forme fictif pour tromper sa propre fille lors de ses visites intrusives

l'épuisait. Ce jeu de dupes avait fonctionné jusqu'à ce jour de septembre où elle et son mari lui avaient fait la surprise d'un débarquement impromptu. Ils l'avaient confondu au sortir de la cave. L'état de laisser-aller dans lequel il baignait avait horrifié sa fille. Un corps à l'abandon, un visage en jachère avec une barbe fournie et des cheveux hirsutes, des vêtements d'une propreté douteuse. Elle avait peiné à reconnaître son père dans ce vieillard fantomatique planté en haut de l'escalier le souffle court avec, sur le visage, l'expression paniquée d'un gamin surpris la main plongée dans le pot de confiture. « Papa, ça ne peut plus durer, il faut trouver une solution. » L'ultimatum était tombé peu de temps après. Le deal ou l'EHPAD. Entre la peste et le choléra, il avait finalement choisi la peste.